



ASSOCIATION CULTURELLE HUMANISTE ET SOLIDAIRE

...en collaboration avec la Bibliothèque Municipale

Compte rendu de la Soirée-débat du jeudi 28 mai 2015

Thème : «Les erreurs font-elles progresser ?»

Nous étions 31 présents ce jeudi. Trois personnes s'étaient excusées

Après avoir souhaité la bienvenue à tous et de donner la parole à Jean-Paul Beau pour introduire la discussion et animer le débat, Jean-Pierre Moreau a rappelé les règles de fonctionnement des soirées-débat.

Rappel des objectifs et méthodes des soirées-débats

Jean-Pierre rappelle, comme au début de chaque séance, les règles du débat adoptées par « Philo & Partage »

L'esprit de nos rencontres pourrait se résumer à la phrase de Diderot « Hâtons-nous de rendre la raison populaire ! » nous pensons que notre société en a énormément besoin plus de deux siècles après les « Lumières ». C'est aussi l'esprit des Universités Populaires : nous ne faisons pas de philosophie philosophante, nous ne créons pas de concepts, nous essayons de mettre en pratique des philosophies abordables et utiles à tous.

Les Ateliers Philosophiques sont fondés sur le principe démocratique de l'égalité de tous dans la contribution à la réflexion. Ni cours, ni conférence, ce sont des rencontres avec les autres, avec les autres avis, les autres opinions, qui ont pour but de nous faire progresser mutuellement dans la pensée réflexive.

Chacun a la légitimité de penser par soi-même et de s'exprimer quelque soit son parcours et sa formation. Philosophier, c'est être présent au monde qui nous entoure et tenter de le comprendre par la pensée, le raisonnement. La philosophie oppose le doute aux opinions toutes faites et opère la mise à distance des choses, des êtres et du monde. C'est la condition de la connaissance.

La dynamique s'appuie sur la confrontation des idées, l'argumentation des points de vue et le respect mutuel. Les certitudes individuelles cèdent peu à peu la place au doute, ce qui constitue la première phase de l'apprentissage.

La méthode du débat requiert, pour permettre un véritable échange, l'écoute réciproque. L'écoute des autres implique de ne pas monopoliser la parole et son efficacité exige la concision. On demande la parole à l'animateur et on ne coupe pas celui qui parle.

Présentation du thème par Jean-Paul Beau :

Pour présenter le thème de la soirée et introduire le débat, Jean-Paul trace un propos en deux points :

1. Précision sur le vocabulaire : les mots et leurs significations
2. Quelques aspects de l'évolution des notions dans l'histoire de la pensée

1 Concernant le vocabulaire, il précise que l'erreur est par définition, ce qui est contraire à la vérité. Errer c'est aller sans but. Il cite les mots de la même famille et les synonymes : errer, hérésie, errements, fausseté, fourvoiement, ânerie, bêtise, bourde, bévue, confusion, malentendu, méprise et qui pro quo. Le verbe « progresser » quant à lui signifie : « marcher en avant »

2 Quelques aspects de l'évolution des notions dans l'histoire de la pensée :

Dès l'antiquité, la philosophie s'institue comme une discipline du combat contre l'erreur, s'identifie dès l'origine comme la recherche continue de la vérité. Toutefois la vérité est un « idéal », en ce sens elle toujours au-delà et donc inatteignable ! La philosophie de l'antiquité est dominée par **Platon** pour qui la vérité est du domaine des idées. La réalité sensible quant à elle est trompeuse. En revanche pour **Aristote** la connaissance de la vérité sur la réalité des choses passe par l'observation, même si c'est l'esprit qui les classe dans les catégories des sciences et des savoirs. L'imagination créatrice chez Aristote est au-delà de la vérité et de l'erreur, alors que la poésie n'a même pas de place dans la République de Platon. Dès cette époque, d'autres courants de pensée sont déjà matérialistes : Héraclite, Démocrite, Épicure et Lucrèce. L'erreur est dans l'idéalisme de Platon. La vérité c'est que le monde est composé de petites particules élémentaires qu'on ne peut casser (a-tome) et qui, par la déclinaison infinie de leurs assemblages possibles, constituent la diversité des choses.

L'animateur évoque ensuite **Descartes** et le discours de la méthode. L'élément essentiel de la méthode de Descartes est le doute méthodique. La première règle du doute est de « **ne rien admettre pour vrai que ce que j'ai pu en juger moi-même comme vrai, d'une manière claire et distincte** ». L'art de penser c'est de discerner dans le chaos du monde, ce qui est clair et distinct.

Avec Descartes apparaît la première distinction dans l'histoire de la pensée **entre le registre de la connaissance (de la science) et celui de la morale**. La méthode s'applique au savoir, comme elle devrait le faire dans la conduite de la vie quotidienne. Toutefois, il faut faire des choix d'une manière urgente ici et maintenant et, pour étayer ces choix, on n'a pas le temps de faire le travail méthodique, on se plie ainsi à une **morale provisoire** qui consiste à se mettre en accord avec les exigences de la société. L'exil de Descartes au Pays-Bas, s'explique après les exemples tragiques et célèbres de Giordano Bruno et de Galilée. L'erreur n'est pas là où les dogmes l'affirment, mais peut-on avoir raison contre tous ?

L'animateur aborde alors rapidement la méthode expérimentale définie par **Claude Bernard**. Il rappelle le rôle essentiel de l'observation et de l'expérience sensible, du raisonnement inductif et déductif. La méthode expérimentale est un mouvement continu comportant observation, induction, hypothèse, vérification et nouvelle expérimentation.

Gaston Bachelard et le nouvel esprit scientifique sont ensuite évoqués. Pour Bachelard, toute connaissance est une connaissance approchée : *« Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première. »*. L'animateur explique ce qu'est pour Bachelard l'obstacle épistémologique : nos représentations premières, archaïques, nos apriori, nos préjugés. La pensée juste est une pensée contre, une rupture... contre les erreurs anciennes. Ce sont nos propres « représentations » qui nous trompent, qui nous mettent dans l'erreur. Les scientifiques sont les travailleurs de la preuve.

Il convient encore de distinguer l'**erreur morale** de l'erreur dans l'ordre du savoir. En morale on parle souvent de « **faute** » et non d'erreur. L'erreur morale est de commettre un acte contraire aux règles en vigueur dans une société. Mais une Vérité morale en deçà de nos frontières peut s'imposer comme une erreur au-delà. La science dit ce qui est, la morale dit ce qui doit être. Ce qui existe ne peut dire ce qui doit exister, comme ce qui n'existe pas ne peut pas dire ce qui ne doit pas exister.

Pour **Kant**, on atteint la vérité morale quand on juge ses actes selon les critères de la raison universelle. Il définit la vérité morale dans l'impératif catégorique de la raison : *« agis toujours comme si la maxime de ton action devait être érigée en loi universelle »*.

Face à l'universalisme réclamé par la philosophie des « Lumières », la question aujourd'hui serait plutôt celle du relativisme morale que l'on pourrait croire fondé sur les découvertes sociologiques et anthropologiques modernes. Pourtant **Claude Lévi-Strauss** lui-même dans : *« Tristes tropiques »*, nous indique que sous la diversité des civilisations, des « **invariants** » communs fondent l'**unité universelle** de l'humanité. Nous appartenons tous à la même vie. Alors relativisme peut-être mais universalisme moral quand même dans le respect certes des différentes cultures, mais droit d'ingérence... lorsque la dignité et la réciprocité des exigences et l'intégrité physique des hommes et des femmes est en jeu.

Il reste qu'aujourd'hui même le savoir scientifique est suspect, le soupçon (depuis Rousseau) pèse contre le progrès avec le mythe du retour à la nature... Le progrès scientifique apporte-t-il le progrès moral ? Le progrès serait-il lui même une erreur ? L'idée de progrès selon Lévi-Strauss n'est ni nécessaire, ni continu, procède par saut ou bond. L'histoire de certaines civilisations est-elle stationnaire et l'histoire est-elle toujours cumulative ? Sans doute, les vérités et les erreurs sont présentes partout. Aujourd'hui le sens du progrès n'est plus évident. Il subsiste sans doute le respect mutuel, l'échange et le partage. La diversité des cultures n'empêche pas l'égalité des droits. Le droit à la différence n'implique pas la différence des droits. Certaines cultures, certaines civilisations sont-elles dans l'erreur ? Peut-être. Alors comment les faire évoluer dans le respect et la dignité ?

L'animateur conclut son propos introductif par une invitation au respect de nos erreurs, de nos illusions, de nos rêves, de nos utopies pour ne pas sombrer dans la folie.

Synthèse des différentes interventions de la soirée

(Réalisée par JP Beau à partir des notes prises par JP Moreau)

Le débat s'instaure d'abord autour de la première question qui semble se poser : comment reconnaître, comment s'apprécie une erreur ? En effet par définition, elle ne se manifeste pas d'emblée par elle-même, elle se présente plutôt comme une vérité. Il s'agit de la débusquer, de la démasquer. On envisage qu'on puisse la soupçonner lorsqu'il y a un préjudice. Les dommages réclament un responsable. La discussion porte alors sur les erreurs morales qui ne sont plus des erreurs mais des « fautes ». Ces fautes font encore l'objet d'une réparation, du moins d'un interdit collectif dans notre civilisation gréco-judéo-chrétienne. Pendant des siècles, l'erreur dans la connaissance fut un défi au dogme. La foi était la pensée juste et sans erreur qu'il convenait d'admettre sans la questionner. Même le doute était un péché envers Dieu, comme la mauvaise conduite le fut envers les autres.

Pourtant aujourd'hui le doute s'installe parfois et nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver le triste sentiment d'aller d'erreur en erreur au lieu de progresser vers la vérité. A l'opposé, plusieurs interventions insistaient pour dire que les sciences construisent indiscutablement peu à peu des savoirs plus élaborés, plus complets et plus fiables. Il est difficile de ne pas observer des améliorations dans les sciences et les techniques qui en découlent, comme par exemple en médecine. Nier le progrès relèverait de l'absurde. D'autres expriment des objections en relevant les progrès, qui à long terme ont des inconvénients majeurs ou des effets pervers. La perception des progrès peut avec le temps devenir relative.

Les jugements que nous portons sur les erreurs et les progrès sont des jugements personnels et subjectifs. Nous avons du mal à concevoir des critères et des référents objectifs et solides pour s'assurer de la validité de nos jugements. Nous semblons tous assez d'accord sur la relativité des vérités et des erreurs, ainsi que sur la nécessité d'apprécier les situations, les circonstances et les contextes, puis de prendre en compte nos propres représentations mentales.

Nous affirmons volontiers vouloir corriger nos erreurs, mais au fond qu'en attend-on ? L'amour de la vérité ou peut-être seulement une forme supérieure de reconnaissance.

On oppose aussi les erreurs individuelles aux erreurs collectives qui, dans plusieurs interventions relèvent de « *la faute politique* ». C'est à ce moment que d'aucuns disent que notre débat n'est pas clair et traite de plusieurs aspects en les confondant. Il faut alors rappeler la définition des mots et évoquer leurs connotations. En effet en observant l'usage courant des mots, l'*erreur* et la *faute* sont des notions totalement distinctes : l'erreur concerne la connaissance uniquement et ne comporte aucune intention de tromper, tandis que la faute implique une responsabilité voire la culpabilité de celui qui l'a commise. La volonté de tromper est toujours une faute et ce n'est pas une erreur. Elle ne peut pas faire progresser parce qu'elle est au contraire une volonté délibérée de porter atteinte à quelque chose ou à quelqu'un.

Après ces précisions de vocabulaire, notre discussion s'est penchée sur la circulation des informations, celles qui sont vraies et vérifiées mais qui sont peu reprises, voire jamais diffusées parce qu'elles ne semblent pas intéresser les médias qui jugent, a priori, qu'elles ne sont pas de nature à faire de l'audience. Celles aussi qui sont approximatives ou « bidonnées », propagent des rumeurs totalement infondées, qui sont de l'« intox » et qui font, comme on dit aujourd'hui, le « buzz ».

Dans la circulation de l'information, la vérification des données à la source même semble pour certains journalistes moins important que le calcul rapide : « bénéfice / risque » de la diffusion d'une information incertaine mais qui peut faire de l'audience. La précipitation de tous les médias à coller à l'événement implique le plus souvent des commentaires qui mélangent dans l'indigence de culture les causes et les effets de l'événement pour lequel on ne s'est donné aucun recul. Erreur ou faute ?

La question de la paix dans le monde et la guerre a également été examinée sous l'angle du progrès de la vérité sur l'erreur ou le mensonge, de la sagesse ou de la faute politique. Plusieurs guerres récentes de l'histoire mondiale ont été engagées sur la base d'un mensonge. Qu'on les croit légitimes ou non, les guerres de civilisation posent la question du fondement de l'universalisme ou du relativisme de valeurs morales. Le respect des différences, de la variété des cultures et des dignités n'empêche pas les combats citoyens contre toutes les formes de violence comme celles par exemple des mutilations sexuelles qu'aucune coutume n'est en droit de justifier.

Les interventions se sont ensuite recentrées sur les comportements individuels et nous nous sommes interrogés sur la nature humaine et son penchant (du moins pour certains d'entre nous) à toujours répéter les mêmes erreurs. On l'explique par le passé, le vécu, parfois l'inconscient ou simplement le parasitage qui survient lorsqu'on reçoit un message et qu'on l'interprète dans un sens qu'il n'a pas à l'origine. L'expérience et la raison sont des atouts dans notre combat contre les erreurs, mais constituent aussi parfois des pesanteurs. En effet les habitudes de penser ne nous conduisent pas d'emblée à la critique des choses admises par le passé. L'erreur tient encore à la précipitation, à l'assurance, lorsque l'on est trop sûr de soi. Certes la confiance est nécessaire dans toute action mais l'efficacité requiert en même temps une attention, une vigilance et un doute critique. A l'autre extrémité, le doute pourrait nous figer, nous inviter à ne rien faire pour ne pas se tromper. Mais ne rien faire n'est-ce pas également la grande erreur de la vie ? On s'est enfin posé la question de savoir si nos erreurs pouvaient servir aux autres ou si les erreurs des autres pouvaient nous enseigner quelque chose.

Ce qui, en guise de synthèse a paru le cœur du débat de ce soir est la grande difficulté de chacun à reconnaître, avant de les corriger, ses propres erreurs. Lors d'un incident qu'il soit d'ordre privé ou d'ordre professionnel, les acteurs en cause se sentent la plupart du temps innocents et rejettent la faute sur les autres. En réalité, l'image que nous avons de nous-mêmes devant les autres est, croit-on, altérée par l'erreur commise. Il nous suffirait de passer ce cap pour, au contraire, être reconnu comme plus clairvoyant en reconnaissant nos limites, en admettant nos erreurs et en les corrigeant.

Ainsi la conclusion de la soirée a été d'affirmer que les erreurs sont inscrites dans la nature de l'activité humaine, qu'il nous fallait les regarder en face au lieu de les fuir ou de les stigmatiser, qu'il fallait sans cesse exercer le doute systématique, dans le dialogue avec les autres, se tromper peut-être, mais de bonne foi et avec enthousiasme pour progresser.